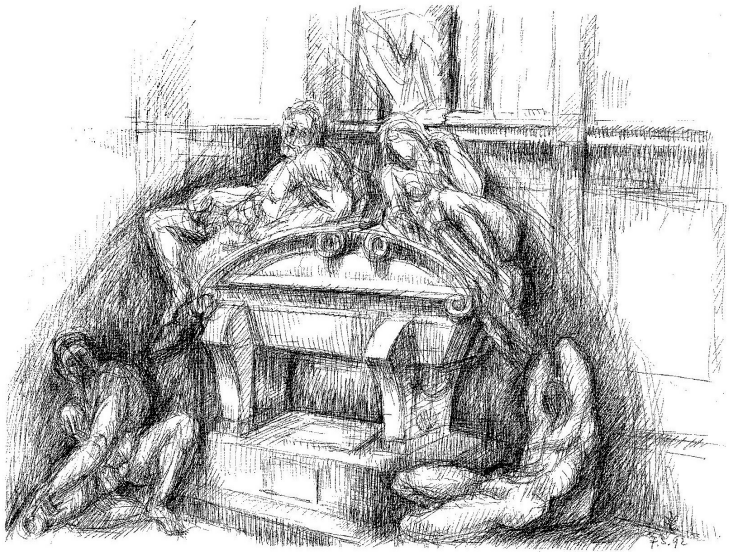
Forum anthroposophie

Idéaux perdus et conversations muettes
Heinz Georg Häußler

Au sujet de « l'anthroposophie et la science « officielle » »

Stimulé par l'entretien(*) de Claudius Weise et Marcelo da Veiga sur la seconde phase de l'université Alanus dans ***Die Drei*** **10**/2017, je me suis fait souvenance de l'événement suivant de la première phase de l'université. Il s'agit du troisième congrès d'un groupe de travail anthroposophique pour l'éducation et la formation. Deux congrès avaient précédé en d'autres lieux de formation anthroposophiques à Driedergen/Pays-bas et à Witten-Annen. Ce troisième congrès, en 1983, se préoccupait du motif de la formation de jugement dans diverses formations : art, pédagogie de l'art et eurythmie.
Eginhard Fuchs, du séminaire des enseignants à Witten-Annen, avait esquissé le thème de l'époque dans son invitation de la manière suivante : « Quel instrumentaire se trouve à disposition, pour permettre une formation de Jugement ?À quoi ressemble la méthodologie ? Comment acquiert-on cela dans la formation ? Nous avions ainsi décidé de nous donné comme thème suivant de cette année : « Processus dans la formation du jugement ». La formation du jugement en art nous semblait quelque peu n'avoir pas trouvé totalement sa part lors de notre congrès précédent. Nous proposâmes par conséquent de consacrer le travail du matin entièrement à l'art, parce qu'en effet, il est particulièrement difficile, d'un côté de parvenir sur ce domaine à des jugements de valeur générale. »[1]
En dehors de nombreux représentants des lieux de formation étaient aussi présents Jörgen Smit, le directeur du département de la jeunesse au Goetheanum, le Pr. Bernard Lievegoed, Frank Teichmann, Werner Barfod et une série de médecins anthroposophes.
Dans le cadre des questions désignées pour la formation du jugement dans l'art, la tâche me revint de décrire mon évaluation, à titre d'exemple, pour le domaine de la sculpture. Je mis alors en rapport mon regard sur l'exploration de l'archétype sculptural plastique à l'exemple des personnages sculptés de la chapelle des Médicis par Michel-Ange[2], en relation avec l'élaboration du principe de la métamorphose dans le premier Goetheanum.
Je décrivis aussi à l'occasion mes expériences personnelles qui me conduisirent à ces recherches. En faisait partie ma rencontre avec un anthroposophe clairvoyant de Florence, que je connus en 1936 — à l'occasion d'une visite guidée de la chapelle des Médicis — sur la découverte grandiose de l'année 1912[3] de Rudolf Steiner sur ces personnages sculptés. Beaucoup de questions se soulevaient pour moi après cette rencontre. D'un côté je trouvais très fascinante et nouvelle la manière de cet homme de considérer les personnages sous des points de vue clairvoyants et de la dépeindre. De l'autre, je n'étais pas satisfait parce qu'il éprouvait la substance spirituelle, pour ainsi dire de façon plus atmosphérique, dans l'environnement des personnages et non pas dans leurs corps et leurs membres mêmes.



Dessin de Heinz Georg Häußler au sujet des tombeaux des Médicis à Florence, tiré de son ouvrage : *Le mystère de la forme chez Michel-Ange*.

J'expliquais aux amis anthroposophes l'élément tragique qui consistait pour moi dans le fait que je refusai nettement mon évaluation méthodologique-artistique pour ce sujet. Sur le langage des gestes je voulais reconnaître de manière imaginative les formes. Mais lui était d'avis que seul le regard clairvoyant, en condition préalable, peut mener à une compréhension plus profonde de forme et matière. J'étais par contre convaincu que dans le personnage sensible aussi, le suprasensible est à découvrir comme un « secret manifeste ». Comment ? — Voilà qui valait la peine de le prouver.

(*) [Le texte de cet entretien a été traduit en français (DDCWMDV1017.DOC) et se trouve sans plus disponible directement sur demande auprès du traducteur, *ndt*]

1 Comme invitation d'une circulaire de Eginhard Fuchs au Congrès à l'université *Alanus.*

2 On a ici en tête les personnages sculptés sur les tombeaux de Laurent, Pierre de Médicis et Julien de Médicis dans l'église San Lorenzo de Florence.

3 Rudolf Steiner visita Florence en octobre 1912 et en parla, en se rattachant aux tombeaux des Médicis, dans les conférences du 3 novembre 1912 dans du même auteur : *Investigations occultes sur la vie entre la mort et une nouvelle naissance* (**GA 140**), Dornach 2003, pp.143 et suiv. et du 5 novembre 1912 dans du même auteur : *La vie entre la mort et une nouvelle naissance en rapport avec les faits cosmiques* (**GA 141**), Dornach 1997, pp.25 et suiv. Plus tard, il revint de nouveau aux tombeaux dans la conférence publique sur Michel-Ange du 8 janvier 1914, dans du même auteur : *Science de l'esprit comme bien de vie* (**GA 63**), Dornach 1986, pp.219 et suiv. ainsi que dans la conférence du 1er novembre 1916 dans du même auteur : *Histoire de l'art comme image d'une impulsion spirituelle intérieure*, (**GA 292**), Dornach 2000, pp.75 et suiv.. Voir Franziska Sarwey : *Michel-Ange — Quel était son plan ?* Dans ***Die Drei*****,** **6**/1978, pp.314-326.

En cas de citation, merci d´indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik − www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Aristote et Michel-Ange

Après mon exposé, le Pr. Lievegoed vint à moi et me dit que pour lui, dans ces deux conceptions si polaires, il y avait un exemple typique pour une vision du monde ou une méthode, plutôt teintée de platonisme et une autre, plutôt teintée d'aristotélisme ! L'une, disait-il recherche le caractère archétypique dans ce qui est derrière ce qui apparaît, l'autre est convaincue, aux sens goethéen et steinérien, que « tout est dans ce qui apparaît » et que donc, l'idée est à découvrir dans la perception et dans la vision intuitive.

Et quelqu'un d'autre encore m'aborda. C'était le docteur en médecine Frits Wilmar, qui était actif, avant tout en pédagogie curative, entre autre à l'institut « Hohenfried », avec lequel je vins en relation de nombreuses années plus tard. Sa question était tout autre, mais elle touchait le cœur du sujet. Quand est-ce que j'eus ma première rencontre avec les personnages des Médicis ?, me demanda-t-il, en quelle année fut-ce donc ? Je répondis qu'à l'automne de 1958, j'eus ma douloureuse expérience d'éveil aux personnages sculptés des tombeaux des Médicis, en compagnie de deux collègues étudiants. (C'était à l'occasion de notre voyage d'étude vers Rome, en bicyclette). « Mais en 1958, nous étions aussi pourtant dans la chapelle des Médicis ! ». « Nous », expliqua-t-il, c'était un groupe d'étudiants en médecine néerlandais qui s'occupaient d'anthroposophie. Pendant leur voyage, ils étudiaient les cycles de conférences de Rudolf Steiner : *Lieux des Mystères du Moyen-Âge*, tenus directement après le Congrès de Noël 1923. Dans ces conférences, avant tout celle du 12 janvier 1924, Steiner dépeint quelle était l'a relation d'Aristote aux règnes de la nature et comment celle-ci étant en relation avec sa contemplation intuitive de la forme humaine : « Mais la connaissance intérieure, la connaissance conforme à la chronique de l'*Akasha* de ce qui a été enseigné en Grèce comme philosophie, nous renvoie à quelque chose, que je ne pouvais naturellement indiquer que d'une manière totalement extérieure dans mes *Énigmes de la philosophie* où je montre comment Aristote est d'avis que chez l'être humain forme et matière confluent l'une dans l'autre. Matière est forme, forme est matière. — Vous pouvez découvrir cela dans mon exposition d'Aristote dans les *Énigmes de la philosophie*. Mais Aristote a encore enseigné quelque chose de tout autre : lorsqu'on approche des minéraux, alors on éprouve tout d'abord la forme par l'expérience de l'*os de la jambe*, et l'on éprouve même la matière justement avec l'organe de la tête. Les deux sont éloignés l'un de l'autre. L'être humain les tient distants l'un de l'autre, forme et matière, avec le règne minéral la cristallisation. Mais lorsque l'être humain conçoit la plante, alors il éprouve la forme par l'expérience de l'intérieur de l'*os de la cuisse,* la matière de nouveau par l'organe de la tête, au moyen de la fleur de lotus à deux pétales. Cela se rapproche, de nouveau la matière par l'organe de la tête — très proche l'un de l'autre. Et si l'être humain éprouve l'animal, alors il en éprouve la forme par l'expérience de l'intérieur de l'*os de l'avant-bras*. Et s'il éprouve l'être humain lui-même alors il l'éprouve par l'*intérieur de l'humérus*, qui par le détour de la formation du langage dépend lui-même du cerveau. »[4]

Le Dr. Wilmar me décrivit comment son collègue étudiant, le Dr. Susmann, le remplit d'enthousiasme à l'époque à Florence en attirant son attention sur comment cette connaissance de Rudolf Steiner, relativement à Aristote était à éprouver chez les quatre personnages sculptés des tombeaux des Médicis ! Pour moi cette relation entre le discernement et les connaissance du jeune médecin néerlandais et mes propres questionnements sculpturaux et artistiques, c'est quelque chose que jusqu'à aujourd'hui je n'ai pas résolu.[5]

Dans mon étude de 40 ans au sujet des personnages des Médicis cette conversation universitaire me fut toujours exemplairement présente, au moment où, en 1985, deux ans après ce congrès — et après 13 ans de fondation, je quittai l'université Alanus, en direction de Florence, je voyais ma tâche en direction d'autres recherches et consistant à organiser de manière compréhensible mes connaissances et ceci aussi en art. Le lecteur pourra en prendre connaissance dans mon ouvrage *Le mystère de la forme chez Michel-Ange*, paru en 1998.[6] La manière dont la vérité de forme unique, voire en effet, la sagesse de forme de ces personnages et leur substance spirituelle, se reflètent ainsi dans les formes plastiques de l'école « moderne » —, pour préciser dans l'œuvre artistique de Rudolf Steiner, pour préciser le premier Goetheanum, cela vaut encore d'être dégagé par l'étude.

« Frère Johannes » et Beuys

Comme cela ressort de l'entretien de Claudius Weise avec Marcelo da Veiga, dans ces deux dernières décennies, l'intention universitaire de da Veiga s'est imposée au *collegium* de l'université Alanus — avec l'aide financière de la fondation *Software AG*. Je n'avais pas voulu ni pu porter celle-ci, mais je voudrais insérer ici un point de vue qui ressort du premier débat sur une reconnaissance étatique de l'université Alanus.

Cet entretien eut lieu dans les espaces de l'université, je crois bien à la fin des années 70 ou au début des années 80 avec Johannes Rau — le ministre de la science de l'époque de la Rhénanie du nord-Westphalie, par la suite ministre-président et finalement président fédéral —. Sa prise de position était tout à fait déconcertante ! Je tente d'en redonner ici la teneur de mémoire : « Oh, vous autres Anthroposophes ! Pourquoi voulez-vous donc une reconnaissance de l'état ? Ne savez-vous pas ce que cela signifierait pour votre impulsion d'ensemble et votre concept ? Les conditions d'entrée des étudiants, la justification académique d'enseignement des maîtres de conférence, les examens, etc. Vous devriez nonobstant soumettre vos idées sur le « dialogue des arts » à la réglementation de l'état ! Pouvez-vous vouloir cela ? Or Nous voulons pourtant obtenir de vous un exemple d'enseignement de la manière dont cela peut se réaliser,

---

[4] Du même auteur : *Lieux des Mystères du Moyen-Âge* (**GA233a**), Dornach 1991, p.81, soulignement en italique de Heinz Goerg Häußler.

[5] Dans la méditation postérieure sur ces coïncidences des expériences si diverses des amis néerlandais, dont a aussi résulté la mienne, que l'année 1958 était l'une des plus significatives pour l'anthroposophie. Steiner a attiré à de nombreuses reprises l'attention sur le cycle de 33 ans des événements historiques — et 1958 marque justement cette échéance de 33 ans après sa mort en 1925.

[6] Heinz Georg Häußler : *Le mystère de la forme chez Michel-Ange — Les personnages de la chapelle des Médicis*, Stuttgart 2008.

En cas de citation, merci d´indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik − www.triarticulation.fr/AtelierTrad

dans une université moderne, un enseignement des arts et cela sans crédit supplémentaire ni obligation de l'état ! » Je n'ai jamais oublié cette paroles, qui exhortent et éveillent dans le même temps, du « Frère Jean » ! — comme on avait pris l'habitude de le surnommer en plaisantant — C'était là le conseil d'un Frère et très inhabituel de la part d'un ministre de la science de l'époque. Dans le cadre de ses possibilités, il nous a beaucoup aidé — et aussi sans une reconnaissance de l'état.
Pour mieux comprendre l'arrière-plan de la bonne intention de ce conseil de Johannes Rau, on peut appeler en consultation l'ouvrage de Hans Peter Riegel : *Beuys* : *la biographie* (Berlin 2013). De 1971 à 1978 il s'agissait, dans ce qu'on a appelé la « querelle académique » avec Beuys — qui était alors professeur de l'Académie des Arts de Dusseldorf — d'une question centrale de libre vie de l'esprit, de la tâche de l'art et de la démocratie. Le 10 octobre 1972, Johannes Rau prononça contre Beuys la résiliation de l'activité de professeur de celui-ci. En conséquence, Beuys tenta de réaliser une « libre école internationale pour la créativité » en dehors de la « culture de la bureaucratie » de l'état, ce qui cependant ne réussit pas tout d'abord.
L'université Alanus de la première phase ne jouit lors de sa fondation ni d'un soutien de l'état ni de mécénat à hauteur de millions. Elle dut commencer de zéro. Lorsque, du printemps à l'automne de 1973, date de l'ouverture officielle, avec l'aide de nos futurs étudiants et amis nous reconstruisions de nos mains le « *Johannishof* » qui était en ruine — une maison possédée par l'ordre du Temple de Cologne, au Moyen-Âge — le secrétaire général de la Société anthroposophique en Allemagne, Heten Wilkens, nous rendit visite. Le conseil qu'il nous avait donné dans la phase de construction était le suivant : « Häußler, on doit toujours avoir en vue, à la fondation de ce genre d'institution, sa fin, son déclin ! » Je n'entendais pas volontiers ce genre de conseil. On venait juste de remonter nos manches bien haut et l'on brûlait pour la cause ! Or voilà quelqu'un qui venait nous dire cela ; quelqu'un qui, jeune homme avait traversé toute la misère du destin de la guerre — il avait perdu une jambe en Russie et une telle déclaration était parfaitement justifiée de sa part. Et à présent, notre génération devait reconstruire au lieu de détruire !
Pour avoir un tableau complet de l'affaire, il faut absolument jeter un coup d'œil sur la génération des « étudiants fondateurs ». Sur ce mouvement d'étudiants imprégnées de l'année 68 auquel appartenaient aussi déjà des architectes diplômés. Le caractère abstrait de leurs parcours d'étude les avait complètement désorientés. Ils recherchaient une vision permettant d'approfondire les arts. La vie ensemble dans cette première phase de l'université Alanus au « *Johannishof* » offrait une riche opportunité pour une telle réorientation, tout particulièrement dans la vie sociale les uns avec les autres. Ces étudiants « post-mûris » étaient donc aussi les premiers qui déjà après un temps relativement bref, trouvèrent dans les foyers de pédagogie curative ou les écoles Waldorf, des tâches de vie à l'intérieur et à l'extérieur du *Land* et devinrent aussi des fondateurs d'initiatives. D'autres avaient commencé de longues années d'étude de l'art et les avaient associées avec succès à leur premier cursus d'études.
En récapitulant on doit malheureusement dire que le conseil donné par « Frère Johannes », à savoir qui correspondait pleinement à l'idée de fondation originelle — c'est-à-dire une école d'art pleinement nouvelle et indépendante — ne pouvait plus être portée dans le futur.

Questions ouvertes

Une métamorphose que l'on espérait, à partir du long dépérissement de l'impulsion originelle et de la renaissance pour la seconde phase de l'impulsion Alanus était : science et art ! Tous deux main dans la main ! Non pas l'une sans l'autre — et en développant ainsi de nouvelles impulsions sociales. Malheureusement il n'est plus question de cet intensification des deux pôles dans la conception élargie de l 'université de Marcelo da Veiga. Pourquoi ? Un hasard ? Ou bien cet art-là, qui provient du fond d'enracinement spirituel anthroposophique, est-il « surmonté » au profit d'un autre art et d'un autre genre de relation crispée à la science « officielle » et à l'art « officiel » ? Ce serait bien entendu contestable et fatal. Sur l'arrière-plan d'un concept d'université constamment référé à Herbert Witzenmann, une telle attitude serait en tout cas bizarre. Witzenmann lui-même a — comme Rudolf Steiner — attribué la plus grande importance à une intensification de la science et de l'art inspirée par l'anthroposophie. Il parlait d'une « impulsion esthétique universelle » qui a été fondée par Goethe et Schiller puis poursuivie par Steiner dans une mesure importante. Il s'y rattachait lui-même aussi.[7]
Dans la biographie de Witzenmann en deux volumes de Klaus Hartmann l'ampleur incroyable de son combat autour de cette thématique est encore à éprouver a posteriori, en particulier dans l'entretien, des deux côtés dans une haute mesure fructueux, entre lui et le peintre Beppe Assenza.[8]
Les doctorant(e)s à venir de l'université Alanus produiront-ils là-dessus des dissertations allant plus loin ? Un art social s'en trouvera-t-il fécondé ? On attend avec impatience.
Si, dans la première phase, on avait affirmé que le « dialogue des arts » ne valait rien s'il n'avait pas comme préalable un « dialogue des artistes », alors il vaut encore donc aussi qu'au moins deux êtres humains, l'un orienté sur la science, l'autre chercheur sur l'art (ou la connaissance de l'art) entrent là-dessus en dialogue. Un tel dialogue qui est mené en pleine liberté et en absence de condition préalable, pourrait agir comme un moyen de décrispation, qui illumine et réchauffe [le front des Rois et le cœur des Bergers, *ndt*].
Mon expérience me dit cependant que nous approchons d'autant moins cet idéal que nous en sommes même plus éloignés que voici encore quelques décennies. À quoi cela tient-il ?

***Die Drei* 1-2**/2018.

(Traduction Daniel Kmiecik)

[7] Voir Herbert Witzenmann : *L'impulsion esthétique universelle de Goethe*, Dornach 1988.
[8] Voir Klaus Hartmann : *Herbert Wizenmann — Vie et Oeuvre* , seconde partie, Dornach 2010 et 2013. Comme étudiant de l'art en 1966/67, les cours d'esthétique de Witzenmann furent pour moi exemplaires et porteuses d'avenir. Elles satisfirent en moi aussi bien l'artiste qu'aussi le chercheur en connaissance des formes.

En cas de citation, merci d´indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik − www.triarticulation.fr/AtelierTrad